

Plus inquiétant que la bombe atomique

L'EFFONDREMENT DE NOS VALEURS MORALES

« ALORS LE SEIGNEUR FIT DESCENDRE DU CIEL SUR SODOME ET SUR GOMORRIE UNE PLUIE DE SOUFRE ET DE FEU, ET IL PERDIT CES VILLES AVEC TOUS LEURS HABITANTS, TOUT LE PAYS D'ALENTOUR AVEC CEUX QUI L'HABITAIENT, ET TOUT CE QUI AVAIT QUELQUE VERDEUR SUR LA TERRE... » (Genèse XIX, 24-25.)

Depuis cet événement, qui dut se produire un peu plus de 2.000 ans avant l'ère chrétienne, le monde a connu bien d'autres Sodome et bien d'autres Gomorrie, qui ont tout aussi mal fini.

Ce n'étaient pas forcément des villes : parfois des nations entières, des empires, des civilisations. Et l'ultime catastrophe fut généralement moins soudaine, partant moins terrifiante. Mais que la corruption généralisée engendre automatiquement mort et destruction, qui en pourrait douter ?

L'exemple de l'Empire romain n'est que trop classique. Il n'en est pas moins utile de rappeler, dans ses grandes lignes, l'histoire d'une décadence qui présente de troublantes analogies avec celle du monde occidental contemporain, tout particulièrement en France.

La formidable puissance dont disposait Rome au temps de Jules César était due non seulement à une bonne administration, mais aux vertus du citoyen romain. Celui-ci, ne l'oublions pas, consacrait à l'armée une bonne moitié de sa vie, le service militaire n'était pas alors une simple formalité. La rigoureuse discipline, la frugalité dont il avait l'habitude, le légionnaire les transposait dans sa vie familiale. La décadence de Rome, en fait date du jour où l'un de ces héros se sentant fatigué se dit qu'il était bien bête de ne point profiter davantage des richesses accumulées grâce à ses sacrifices. On commença par confier à des mercenaires étrangers le soin de défendre l'Empire. Puis le travail lui-

même passa aux mains des esclaves, tandis que le Romain bien né se laissait vivre. *Panem et circenses!* L'influence « culturelle » de la Grèce conquise favorisa la dégradation des mœurs et le bou-

versement des valeurs sociales, au point qu'un empereur mit toute son ambition à moissonner les lauriers de l'histoire. Après trois siècles de ce régime, l'Empire s'écroula sous les coups des

Barbares qui, d'ailleurs, étaient depuis longtemps dans la place.

Un millénaire plus tard, l'Empire romain d'Orient s'effondrait à son tour, victime de ses orgies comme de ses discussions stériles. L'esprit de jouissance avait, une fois de plus, ruiné les énergies. Et Byzance succombait à une domination ottomane encore agressive, qui devait à son tour sombrer dans l'impuissance et perdre peu à peu, jusqu'à sa ruine définitive au début du XX^e siècle, sa position de puissance mondiale.

Faut-il rappeler aussi la chute de l'Ancien Régime, miné par la licence des mœurs et le « progressisme » avant la lettre qui sévissaient alors, non pas dans le peuple, mais dans l'aristocratie ? « Après nous, le déluge ! » aurait dit Louis XV. Ce propos cynique, qu'il ait été tenu ou non, résume admirablement une façon de voir qui est aussi la nôtre.

Car il ne manque pas de témoins lucides. Il arrive que le cinéma en soit un, et que ses critiques s'en rendent compte. Mais cela ne suffit apparemment pas à freiner le mouvement de décadence que les spectacles, la littérature et la presse accélèrent en faisant mine de le fustiger. La « libération sexuelle » n'est peut-être qu'un aspect de cette décadence, mais il est certainement le plus caractéristique d'une évolution fatale dont l'issue n'est pas douteuse. Et quand on voit une publication destinée aux jeunes filles — *Mademoiselle Age Tendre* — publier un encart « très spécial » consacré aux « zones érogènes » chez l'homme et la femme, avec croquis et diagrammes à l'appui, on peut se demander si cette éducation « spéciale » n'est pas en train de supplanter toutes les autres.

Quand personne ne saura plus rien faire, sauf l'amour, notre civilisation aura vécu. La menace est plus grave que celle de la bombe atomique.

Frédéric PIERSON.

« ...les yeux fermés et le nez bouché... »

● ON LIRA ci-dessous le texte intégral de la critique cinématographique de M. François Chalais que Europe n° 1 a diffusée samedi matin 18 octobre. N'est-ce pas une bonne leçon donnée aux autorités qui ont donné l'autorisation de sortie à « la Porcherie » ? Cette justification intelligente de la censure devrait, souhaitons-le, ramener MM. Edmond Michelet, Etienne de Véricourt et Maurice Schumann qui ont patronné la « Biennale des Jeunes », dont nous avons signalé la semaine dernière le scandale, à moins de naïveté !

AUX Etats-Unis, c'est de la frénésie... Tous les records sont battus. A Berlin, les salles, debout, applaudissent. Et à Londres. Aujourd'hui, « Macadam cow-boy » investit la France et tout se présente comme s'il s'agissait d'un phénomène aussi ravageur qu'une invasion de martiens un jour où les radars seraient en panne.

Que se cache-t-il donc derrière ce titre racrocheur ? Une petite indication, au bas de la publicité, nous met sur la voie. « Interdit aux moins de 13 ans. » Cela veut dire que, du moment que vous avez plus de 12 ans, vous avez le droit d'aller voir une histoire que, malgré mille précautions oratoires, je me sens bien embarrassé de vous raconter... Passons... Ne me faites pas dire que je suis pour la censure ! Je suis contre le fait que des gosses soient traumatisés toute la vie parce qu'ils ont payé 10 francs pour s'asseoir 2 heures dans le noir.

Essayons quand même de résumer : un jeune homme qui lave la vaisselle au Texas décide d'aller tenter sa chance à New York. Il est sans le sou, mais on lui a affirmé : 1. que ses ressources viriles étaient exceptionnelles ; 2. que la société était à ce point détraquée que l'argument en question — ne savez pas mon regard — avait toute chance, judicieusement utilisé, de lui rapporter une petite fortune.

Et la chasse commence, sordide jusqu'à l'écœurement. Hommes, femmes, enfants, tout sera bon pour donner les apparences de l'enfer à cette peinture d'un monde en décomposition. Impossible de patauger davantage dans la boue...

Ne vous y trompez pas, cependant : Macadam cow-boy est un grand film, l'art du réalisateur, John Schlesinger, et surtout celui de ses interprètes, un inconnu (John Voight) et Dustin Hoffmann, — celui du Lauréat — est souvent remarquable et le résultat en est déchirant...

Non, ce n'est pas le film, finalement, que je condamne. Mais la société qu'il nous décrit. Car il est certain que rien, ici, n'est inventé. Nous vivons dans cette pouille dont le couvercle, quand on le relève, laisse échapper l'odeur la plus insupportable alors même qu'on espère, à la place, un parfum de vacances en Floride. L'amour, assassiné dans une maison mal famée, a été transporté à la morgue pour y subir une autopsie. Et ce sont les médecins qui tournent de l'œil. Hamlet, aujourd'hui, porte un chapeau de cow-boy et une chemise à carreaux. Que la vie était belle au temps où c'était seulement dans le royaume de Danemark qu'il y avait quelque chose de pourri... Macadam cow-boy, un film à voir... sûrement... mais les yeux fermés et le nez bouché...

Les livres d'art, par Pierre Descargues

Des diverses approches de l'Art

TOUT le monde le dit : l'art est mort. Ou bien, c'est pareil, il est devenu une fête intime qu'on ne peut partager avec personne. Ou encore : il n'y a plus d'artistes. Ou bien : tout le monde sera artiste. La Biennale de Paris nous confirme cela. C'est en effet l'endroit où l'on peut le mieux voir des syntaxes plutôt sages user de vocabulaires neufs : cela donne son aspect babélien à cette exposition. L'art, longtemps, s'était enfermé dans les limites des statues sur socle et des tableaux encadrés. Il retrouve accès aux domaines qu'il avait perdus : le décor, la rue, la vitrine, le spectacle. C'est juste au moment où il apparaît honteux de disposer des couleurs en un certain ordre sur une toile que deux livres nous ramènent à la peinture. Celui de René Passeron se présente comme un ouvrage d'initiation « Clefs pour la peinture » (chez Seghers). Son propos est de montrer, à travers quelques exemples historiques, des fresques de Tavant à Rauschenberg, en passant par Picasso et en stigmatisant les Vénus léchées de Cabanel que la peinture ne doit pas être considérée comme une transposition de la nature, mais comme une création, un système indépendant. Entre ce système et nous, il y a eu beaucoup de malentendus. Et le premier est que nous attendons de lui un certain service. On peut se demander toutefois comment l'œuvre d'art attirera des gens qui ne peuvent plus attendre d'elle un service. On suit ensuite Passeron dans ses divisions : la peinture par rapport à l'expression de la personne, la peinture par rapport à l'espace, partage commode mais peu convaincant car cet espace illusoire et cette personne exprimée en quelques taches de couleurs proviennent de la même pulsion créatrice : la personne est dans l'espace et l'espace est dans la personne. Puis Passeron conclut que la peinture est un langage, un langage affectif.

Prenez cette excellente introduction qui est aussi une réflexion sur l'art et allez vous promenez avec à la Biennale.

nouvelles lunettes plutôt